

Sur ma Mère

de Tahar Ben Jelloun

Tahar Ben Jelloun a reçu le prix Goncourt en 1987 pour « La Nuit Sacrée ». Il est l'auteur de trente cinq roman. Né à Fès, il a fait ses études au lycée français de Tanger et un doctorat de psychiatrie qu'il a passé en France. Il est actuellement l'écrivain francophone le plus traduit dans le monde. Le 1er février 2008 il a reçu des mains du Président de la République la croix de grand officier de la légion d'honneur et il vient d'être élu membre de l'académie Goncourt au fauteuil de François Nourricier.

« Sur ma Mère » qui vient de paraître, est un hommage émouvant plein d'humanité à sa mère aujourd'hui disparue et atteinte de la maladie d'Alzheimer.

Le roman constitue un document clinique sur cette terrible maladie, mais aussi une étude sociologique sur les mœurs, les rites et les coutumes du Maroc dans les années 50, quand le pays était encore sous protectorat français avec son art de vivre découlant d'habitudes ancestrales.

Le livre est poignant, il est écrit par un fils qui aime sa mère et qui au jour le jour consigne la progression du mal, assistant impuissant au ravage qu'il opère sur une personnalité autrefois charmante.

Elle était bonne, elle était belle. Elle était aussi élégante et coquette.

Elle n'était jamais allée à l'école, n'avait lu aucun livre, elle ignorait le théâtre, le cinéma, l'opéra. Totalement illettrée, elle avait sa culture, ses convictions religieuses, ses valeurs, sa tradition et sa dignité.

Yemma c'est ainsi qu'il l'appelle dans son livre possédait une conception très sommaire et peu contraignante de sa religion guidée par quelques grands principes universels qui ne sont pas très loin des nôtres en Occident : « L'islam disait elle c'est simple, il suffit de croire en dieu et à son prophète Mahomet, ne pas mentir, ne pas voler, ne pas tuer, ne pas faire le mal intentionnellement, se conduire correctement, en respectant ses parents. »

Respecter ses parents pour une femme c'était être docile, obéissante, accepter son destin et se plier aux dures lois du mariage arrangé par les familles sans même avoir fait la connaissance du futur époux avant la cérémonie.

Mariée trois fois, elle ne connut aucun bonheur conjugal : le premier mari mourut du Typhus un an après leur noces, le second, beaucoup plus âgé, déjà marié à une femme malade, l'a pris pour femme pour qu'elle la soigne et s'occupe de ses enfants, le troisième père de Tahar Ben Jelloun qui avait épousé une femme stérile la répudia dès qu'il eut la certitude que sa nouvelle femme fut enceinte. L'amour qu'elle portait à ses enfants combla son existence. Faire la cuisine, leur préparer des plats raffinés, les voir les dévorer était sa façon d'équilibrer une existence dépourvue de tendresse. Son mari était intelligent, avare, aigri et volontiers malveillant il était peu apprécié des autres.

Pour ses enfants elle avait appris tout ce qu'il fallait savoir de la vie : mettre dix grains de raisins secs dans la poche de son fils quand il partait à l'école, « pour l'intelligence », conjurer

le mauvais œil « celui qui tourne comme des vautours disait elle, mu par la jalousie et l'envie » soigner son apparence et ne jamais médire des gens.

Était-ce ce tempérament inquiet ? Était-ce la transplantation qu'elle avait dû faire de Fès à Tanger par suite de la déroute commerciale de son mari vendeur d'épices ? Était-ce tout simplement les détériorations dues à l'âge ? Mais la maladie d'Alzheimer s'engouffra dans ce cerveau en friches qui ne connaissait que quelques versets du Coran, quelques prières, quelques chansons populaires.

Les pages pleines de détresse nous renvoient à nos propres souffrances, car nous connaissons maintenant bien cette maladie qui est devenue un véritable fléau social par suite de l'allongement de la durée de vie.

Avec sa sensibilité et son talent d'écrivain il décrit la confusion, les angoisses obsessionnelles suivies d'abattelements, les gestes inconsidérés, l'oubli, l'accélération morbide de la pensée qui débouche au fil des pages sur une incohérence totale. Yemma parle en même temps à ses trois maris morts depuis longtemps, s'invente des enfants qu'elle n'a jamais eus, les cherche sous le lit, jette ses bijoux dans la cuvette des WC, mélange les images, les sentiments, les légumes, les fruits, les médicaments, le jour, la nuit, les étoiles, les rêves et toujours comme une litanie elle s'enquiert de l'état de la maison en vue de ses futurs obsèques.

« La mort, écrit Tahar Ben Jelloun, n'est pas l'arrêt du cœur, c'est la maladie des jours et des nuits, interminables de dégradation, de souffrance et d'impuissance ... »

Il lui téléphone tous les jours, va fréquemment la voir, et tente du mieux qu'il peut de soulager Keltoun, sa garde malade personnage primaire, brutal, vénal, quelques fois violent mais dont sa mère ne peut se passer.

« Autre temps autre mœurs » l'auteur qui vit en France déplore avec sa double culture les tendances

de la modernité occidentale qui sacrifie les gens âgés tout en travaillant à allonger leur espérance de vie. Il cite en exemple le comportement glacé de son ami Roland qui en apprenant le décès de sa mère très âgée continue sa partie de tennis parce qu'il était entrain de gagner ... !

Il fait également référence à un film italien d'il y a quelques années qui nous avait profondément choqué où l'acteur Alberto Sordi avec beaucoup de prévenance oblige sa mère à quitter son appartement pour aller dans une maison de retraite.

Le livre serait d'une effroyable tristesse si il n'était parcouru par des personnages aux vies différentes mais tous animés par l'esprit de famille. On y ressent aussi les soubressauts de la guerre, les difficultés politiques du Maroc d'alors, mais surtout les couleurs, les odeurs, les parfums de ce pays, le goût des cerises et la nostalgie d'un temps révolu.

Il y a quelques semaines j'étais en voiture dans le quartier de l'Opéra et j'écoutais France Culture, soudain je fus émue violemment par le son d'une voix. Pourquoi ? Était-ce la proximité du temple parisien de « l'Art Lyrique » ? C'était incompréhensible, insolite dans cet embouteillage de dix-huit heures. Cette voix était claire, maîtrisée, profonde, je décidais sur le champ de faire le compte rendu de ce livre pour notre club de lecture. « Ta forteresse c'est ta bonté » lui avait-elle dit. Je referme le livre en me disant que la transmission s'est bien accomplie.

Alice FULCONIS

SUR MA MÈRE de Tahar Ben Jelloul
éditions Gallimard.

270 pages 17,90 Euro.